

Ci-contre
Théodore Chassériau (1819-1856)
Portrait d'Adèle et Aline Chassériau, sœurs de l'artiste, dit aussi **Les Deux Sœurs**
 1843, huile sur toile, 180 x 135 cm.
 Coll. musée du Louvre, Paris.
 Aile Sully, niveau 2, salle 943.

Ci-dessous
Théodore Chassériau (1819-1856)
Vénus anadyomène, dite aussi **Vénus marine**
 1838, huile sur toile, 65 x 55 cm.
 Coll. musée du Louvre, Paris.
 Aile Sully, niveau 2, salle 940.

PLACE THÉODORE-CHASSÉRIAU

PAR LOUIS-ANTOINE PRAT

L'année 2019 marque les deux cents ans de la naissance de Théodore Chassériau (1819-1856) que la Ville de Paris s'apprête enfin à honorer en donnant son nom à une place dans le huitième arrondissement. Les Amis du Louvre rendent hommage au maître de Gustave Moreau.



de redonner une place particulière à cet artiste tenant d'un romantisme différent. Élève d'Ingres à douze ans – le maître devait voir en lui un futur « Napoléon de la peinture » avant de s'effrayer de ses audaces stylistiques –, il commença par produire des portraits teintés d'hispanisme, puis connut un succès d'estime au Salon de 1839 où il présenta deux peintures aujourd'hui conservées au Louvre, la *Vénus marine* et la *Suzanne au bain*, empreintes d'une poésie mélancolique. L'année suivante, il part pour Rome, retrouve Ingres qui dirige alors la Villa Médicis et réalise à quel point leurs conceptions ont divergé.

Des centaines de dessins, conservés au Louvre, comme plusieurs portraits peints lui permettent d'affirmer son originalité, qui s'exprime encore davantage dans le célèbre *Portrait d'Adèle et Aline Chassériau* (Salon de 1843, musée du Louvre), ses deux sœurs, qu'il prit souvent pour modèles. Il décora également plusieurs églises parisiennes : Saint-Merri, Saint-Roch et Saint-Philippe-du-Roule. En 1846, un voyage en Algérie, à l'instar de celui de Delacroix au Maroc en 1832, aura sur sa palette de coloriste une influence déterminante. À la fin de sa vie, il présente à l'Exposition universelle de 1855 une immense toile, *La Défense des Gaules* (musée Roger-Quillot, Clermont-Ferrand), qui illustre le nouvel intérêt du XIX^e siècle pour l'histoire des premiers temps de la France.

L'importance de son œuvre peint, dessiné et gravé, qui s'étend sur une courte période, tient à son inscription dans un « autre romantisme » – c'était le sous-titre de l'exposition de 2002 –,

qui vise à la célébration lyrique de l'individu et en particulier de la femme, dont il laissera des figures inoubliables. Peintre « littéraire », grand lecteur, entre autres, de Shakespeare, il donne en 1844 une suite d'eaux-fortes pour illustrer *Othello* en accentuant spécifiquement la figure de Desdémone, une de ses héroïnes malheureuses et condamnées comme Esther, Sapho, Cléopâtre ou encore Andromède.

Au-delà des résonances littéraires de ses toiles, Chassériau fut également un peintre de l'élégance morale et de l'enthousiasme juvénile mêlés à une ferveur religieuse qu'il conserva sa vie durant. Le sentiment poétique qui irradie de sa moindre production s'accorde aussi bien avec la science ingresque du trait qu'avec la liberté de facture delacrusienne, et l'on peut affirmer que Chassériau, par sa manière bien particulière, se situe résolument dans un ailleurs original qui n'appartient qu'à lui. Ce n'est pas un hasard si Théophile Gautier, qui le soutint toujours dans ses critiques, a pu écrire de lui qu'il était « un Indien qui aurait fait ses études en Grèce ».

Bien qu'il n'ait pas eu d'atelier, Chassériau a exercé une forte influence sur deux de ses disciples, qui illustrent d'ailleurs deux des tendances de son art : Gustave Moreau pratiqua comme lui l'exercice permanent de l'imagination, cette « reine des facultés », ainsi que l'appelaient Baudelaire ; Pierre Puvis de Chavannes poursuivit quant à lui la quête de la noblesse des formes. Coïncidence amusante : la copie que fit Chassériau de notre chère *Joconde* est justement réapparue en vente publique chez Christie's, à Paris, le 25 juin dernier. ■

